

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

ON S'ABONNE

Au bureau, place du Marché-Noir, et chez MM. DUBOSSE, JAVAUD, GODFROY, et M^{me} NIVERLET, libraires à Saumur.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ABONNEMENTS.

Saumur, par la poste

Un an. . . 18f. » 24f. »

Six mois. . . 10 » 15 »

Trois mois. 5 25 7 50

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, *Corresp. générale* (HAYAS), 3, rue J.-J. Rousseau

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, — acceptés, — ou continués, — sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

CHRONIQUE POLITIQUE.

La guerre n'est pas seulement la crise de la vie des peuples ; elle est aussi l'épreuve la plus décisive de la puissance de leurs mœurs, de la sagesse de leurs institutions et des éléments de leur grandeur politique et morale.

Il est permis de dire que la lutte dans laquelle la France s'est engagée à si bon droit a déjà montré dans ses armées, dans son gouvernement, dans sa diplomatie, dans son esprit public, dans sa civilisation, ces conditions d'ordre, de force, de dignité, de sécurité intérieure, de prospérité matérielle et de patriotisme viril qui permettent à un grand Etat d'entreprendre tout ce qui est juste, d'accomplir tout ce qui est utile, et de marcher à son but sans témérité comme sans faiblesse.

Cette situation est nouvelle pour la France dans son histoire. A toutes les époques, sous le règne si agité des Valois, comme aux jours les plus glorieux de la monarchie de Louis XIV, dans les luttes héroïques de la République et de l'Empire, la France n'avait jamais entrepris une grande guerre sans que la réaction de son effort sur la frontière ou de son élan au-delà de ses limites ne se fit sentir à l'intérieur. Napoléon I^{er}, plus que tout autre, domina ces agitations, ces troubles, ces convulsions, non pas seulement parce qu'il était un homme de génie, mais surtout parce qu'il avait fondé sur les ruines de l'ancienne société l'unité de la France nouvelle dans un pouvoir qui conciliait une autorité forte et tutélaire avec la liberté civile la plus étendue.

Oui, c'est le moment de dire, il n'y a que dans l'unité que les Etats peuvent trouver la puissance de leur développement, la base de leur stabilité, la garantie de leur indépendance, la raison de leur grandeur. Les pouvoirs divisés ont été nécessairement des pouvoirs impuissants qui se sont traînés dans des alternatives d'anarchie et de despotisme pour succomber au premier souffle des révolutions. Ces divisions se sont successivement produites par la féodalité, par les parlements, par les antagonismes constitutionnels, par les conflits de castes, de pouvoirs et de partis ; elles ont mutilé la nation ; elles ont paralysé son génie, son activité, sa vie ; elles ont livré ses destinées au hasard des rivalités et des ambitions triomphantes ou vaincues. A travers ces longues luttes, quelquefois grandioses, plus souvent mesquines, stériles ou funestes, la France a

toujours montré sa force, sans jamais réussir à l'organiser solidement et définitivement.

Nous trouvons un exemple bien frappant de ces vérités dans les souvenirs d'un pays voisin, aujourd'hui notre loyal et intime allié et naguère notre irréconciliable ennemi. A l'époque de son effort le plus énergique contre la France, l'Angleterre, que sa nature et sa constitution livraient aux tiraillements des influences et aux compétitions des partis, était dominée par un homme. Le génie de la haine et de la guerre vivait en Pitt. Ce fils illustre du grand Chatam avait discipliné sous le commandement de son caractère et de son éloquence l'esprit public de son pays. Le gouvernement tout entier était dans sa parole, qui entraînait un peuple, et dont les échos populaires faisaient sortir d'une situation épuisée et presque désespérée de l'argent, des armées et des flottes. En un mot, la tribune, pour lui, était l'instrument d'une véritable dictature, non-seulement sur l'Angleterre, mais sur l'Europe pour la coaliser contre nous.

Sans le génie de Pitt, sans cette domination de sa parole, sans la condition de cette puissante unité qu'il avait accidentellement imprimée aux sentiments, aux passions, aux intérêts, aux efforts de son pays, au sein même des divisions les plus ardentes et les plus profondes, la guerre n'eût pas été possible à l'Angleterre ; le traité d'Amiens n'eût pas été rompu, et sans doute l'Europe ne se fût pas dressée un jour sur cette pierre d'attente que la main mourante du grand homme d'Etat avait posée pour la future et formidable coalition de toutes ses forces.

Ce que fut l'Angleterre à cette époque, ce qu'elle fut avec l'entraînement et la passion que devait exciter une guerre implacable, la France l'est aujourd'hui avec calme, avec stabilité, dans la force régulière et permanente des institutions qu'elle a sanctionnées, à deux reprises successives, par huit millions de suffrages. Elle n'a pas seulement l'unité d'un moment et du salut public, par inspiration de patriotisme et par nécessité de conservation ; elle a l'unité d'une constitution appropriée à ses mœurs, à ses besoins, toujours perfectible, d'après ce sage principe proclamé par le Premier Consul, devant le Conseil d'Etat, et que l'empereur Napoléon III rappelait dans son préambule du grand acte constitutionnel de 1852 : « une constitution est l'œuvre » du temps ; on ne saurait laisser une trop large

» voie aux améliorations. »

Cette constitution, encore si nouvelle, ne devait pas s'attendre à recevoir une consécration aussi éclatante, aussi décisive de sa sagesse et de sa puissance, que celle qui vient de sortir, pour elle, de la crise même de la guerre. Le Gouvernement n'étant plus protégé par des fictions d'irresponsabilité, ni entravé par des rivalités d'ambitions, ni compromis par des indiscretions de tribune, ni dominé par des caprices et des révoltes de majorités, s'est senti libre dans son action et responsable devant l'histoire et la conscience publique. Tout le monde a fait son devoir, comme on le fait quand la patrie nous juge, et quand Dieu nous regarde. Pendant que l'armée, si bien secondée par la flotte, déployait nos aigles sur la terre de Crimée, subissait toutes les fatigues, bravait tous les périls, pour l'honneur du drapeau et la gloire de la France, les grands corps de l'Etat donnaient leur concours d'une voix unanime, et le patriotisme de la nation, ratifiant leur adhésion, apportait plus de 2 milliards à un emprunt pour lequel on ne demandait que 500 millions.

Ainsi, on peut en conclure que jamais, à aucune époque, l'esprit public n'eut plus d'élan, et surtout plus de solidité, plus d'aplomb, une impulsion plus sûre et plus droite. Seulement il ne s'est pas traduit en vaines et stériles agitations ; il s'est manifesté par des actes sérieux, réfléchis, par des faits décisifs, où la passion n'était pour rien, et dont la conscience et la raison étaient l'unique mobile, l'intérêt national le seul but.

Ces résultats, dont il est permis d'être fier, donnent à la France une force irrésistible pour conduire à bien, sans secousse, sans trouble, la glorieuse entreprise qu'elle s'est proposée. Ils donnent en même temps sécurité à nos alliés qui apprennent de plus en plus à estimer, à apprécier notre alliance, et confiance à l'Europe, qui se sent aussi plus solidaire en se sentant plus rassurée. Le Gouvernement de l'Empereur ne s'en attribue pas tout l'honneur ; il sait ce qui est dû à la sagesse du pays, au progrès de ses mœurs politiques, à l'affaiblissement de plus en plus marqué de l'esprit de parti, à l'abdication de tout ressentiment par les cœurs bien placés, et il le constate avec autant de bonheur que d'orgueil.

Le Gouvernement de l'Empereur ne s'est montré si fort, que parce qu'il est l'image de l'unité de la patrie. Il sent vivre en lui la nation tout entière,

FEUILLETON

UNE FORTUNE MYSTÉRIEUSE.

(Suite.)

A ses côtés pourtant grandissait une autre jeune fille qui presque tous les jours venait, accompagnée de sa gouvernante, offrir une blonde tête aux baisers de la comtesse et une âme candide à ses leçons. C'était Louise Brémont, la fille du riche manufacturier. Son père était heureux et reconnaissant de l'accueil que madame de Clavières faisait à Louise ; car il avait compris tout ce que son enfant pouvait trouver dans les soins bieuveillants et dans l'affection d'une femme aussi distinguée que l'était la comtesse. Rarement une journée se passait sans que Louise eût vu Georges, et quand elle avait fait avec lui une lecture ou une promenade, quand il avait donné des éloges à la romance chantée par elle ou à son dessin ébauché, il lui semblait que l'air était plus pur, la campagne plus riante, le parfum des fleurs plus suave. Tous ses devoirs alors lui paraissaient faciles ; elle étudiait sans fatigue, elle apprenait sans peine, et son esprit profitait des mystérieuses joies de son cœur.

On aurait pu croire que la présence quotidienne de Louise, ce continuel échange de sensations et de pensées entre elle et Georges, amèneraient dans l'âme du jeune homme une de ces paisibles révolutions qui s'accomplissent sans effort et sans secousse, et que ses va-

gues aspirations vers une félicité inconnue, ses rêves confus d'avenir et d'amour, changeraient insensiblement d'objet. Il n'en fut point ainsi. Georges voyait Louise avec plaisir ; il ne souffrait pas de son absence ; et lorsque, errant ensemble dans la campagne, il la faisait participer à quelqu'une des leçons précieusement conservées dans sa mémoire, nulle émotion ne troublait sa voix, nulle distraction ne venait interrompre la phrase commencée. L'âme de la jeune fille était suspendue à ses lèvres ; ses beaux yeux, attachés sur lui, semblaient réfléchir chacune de ses paroles ; une expression d'ineffable bonheur illuminait son gracieux visage, et Georges n'admirait que sa rapide intelligence. Oubliant tout pour l'écouter, le questionnant pour avoir le plaisir de l'entendre, la naïve enfant ne demandait rien de plus : elle aimait sans le savoir ; il était aimé sans le deviner.

Georges cependant atteignit sa vingtième année, et il fallut songer pour lui à une carrière. Un ancien ami du comte, lié d'intérêt avec un riche armateur de Bordeaux, offrit au jeune homme un emploi qui devait le forcer à de nombreux voyages au-delà des mers, et M. de Clavières, à qui sa malheureuse situation ne permettait guère de choisir, accepta cette proposition : Georges partit. La pauvre maisonnette, déjà si triste, le devint plus encore. Le comte, privé par le départ de son fils des utiles distractions qu'il trouvait dans les soins assidus don-

nés à son éducation, porta souvent loin de sa misérable retraite le poids de ses ennuis et de ses chagrins. Madame de Clavières s'affligeait de ses fréquentes absences, sans pourtant les lui reprocher, quand tout-à-coup des ressources inespérées ramenèrent l'opulence et la joie dans la famille si longtemps éprouvée par le malheur. La petite maison des champs fut bien vite abandonnée ; on loua un somptueux appartement dans la Chaussée-d'Antin.

En voyant reparaitre le comte de Clavières plus riche et plus fastueux que jamais, la curiosité parisienne s'émut un instant ; on parla de sommes considérables miraculeusement recouvrées, d'héritages inattendus, de spéculations heureuses ; puis on ne s'en occupa plus, et l'on revint manger ses dîners, assister à ses fêtes, jouir enfin de sa généreuse opulence, sans chercher à l'expliquer.

L'hiver se passait ainsi, et, au milieu de tout ce bruit, de tout cet éclat, souvent la comtesse se surprenait regrettant les pénibles jours écoulés dans l'obscur asile où son fils avait grandi sous ses yeux. Pendant l'été, M. de Clavières voyageait. Sa femme alors venait demander du repos et des souvenirs à cette humble maison qui lui retraçait à chaque pas les premières années de son enfant bien-aimé ; à ce jardin dont les fleurs avaient été plantées et cultivées par lui ; à ces arbres dont l'ombrage avait abrité ses jeux et ses études. Là, elle retrouvait

dont il est le droit, la volonté. C'est dans ce caractère de l'Empire français qu'il faut chercher la raison de l'imposant spectacle que donne au monde en ce moment la France, non pas seulement la France qui combat à Sébastopol, mais aussi la France qui pense, qui délibère, qui agit, qui travaille, qui concourt enfin par toutes ses activités et par toutes ses fonctions au mouvement régulier de la vie sociale, et dont le patriotisme est comme le principe et la source de l'héroïsme de nos armes. (*Moniteur.*)

OPINION RUSSE SUR LA CRIMÉE. — La vérité se fait jour en Russie sur la situation prépondérante des armées alliées. Voici en effet ce qu'on écrit de Saint-Petersbourg à l'*Ost-Deutsche-Post* :

« La situation des armées alliées en Crimée n'est pas si mauvaise que le disent les journaux anglais. Leurs forces s'élèvent à 120,000 hommes. Leur ravitaillement devient de plus en plus facile. Les Français notamment, qui forment la partie la plus nombreuse de cette armée, sont parfaitement approvisionnés. Les alliés ont concentré en Crimée le plus beau matériel de guerre qu'on ait jamais vu. Voilà pourquoi on est très-inquiet ici du sort de Sébastopol, malgré la confiance dont on fait parade.

« Le Czar est très-irrité contre les coryphées de l'Etat-Major qui déclaraient l'année passée qu'un débarquement de plus de 40,000 hommes en Crimée était impossible, et, par suite, on n'avait pris les dispositions que pour porter l'armée de Crimée à un tiers en sus. Maintenant l'armée est portée à 100,000 hommes et elle possède une excellente cavalerie. Mais on a dû en retirer une grande partie, à cause du manque de fourrages et des grandes difficultés qu'offrent les approvisionnements. Il faut savoir que Simpheropol est à plusieurs journées de marche de Sébastopol. Toute cette distance est occupée par des steppes salées dépourvues de toute végétation et il faut porter avec soi-même l'eau pour les hommes et les animaux. Près de 7,000 chevaux de transport déjà ont péri sur cette route et actuellement on y emploie des bœufs. Il n'est donc pas possible d'entretenir une armée en Crimée quand on n'a pas la mer et si les alliés parviennent à interrompre les communications de l'armée Russe par terre, ne fatige que pour un temps très-court, le sort de Sébastopol sera bientôt décidé. »

Le même correspondant ajoute :

« On fait des efforts inouïs pour la campagne du printemps et l'on s'attend de jour en jour à des mesures extraordinaires. On laissera volontiers le protectorat des Principautés à l'Autriche, car on est assuré de le reprendre sous peu si la puissance de la Russie reste entière. Le principal est la domination de la mer Noire; cette domination a été la cause première de la guerre et on la défendra quoiqu'il en coûte. La mer Noire perdue, tout sera perdu; la mer Noire sauvée, tout sera sauvé; tel est le mot de ralliement de toute la politique russe. » — Havas.

Berlin, vendredi 16 février. — « *La Gazette de la Croix* prétend être en état aujourd'hui de confirmer la nouvelle déjà donnée d'un armement général de toutes les milices de l'empire russe, en ajoutant qu'une pareille mesure (prise en 1812 seulement) était aujourd'hui motivée par l'attitude menaçante des Puissances occidentales et sur le peu d'inclina-

tion qu'elles avaient réellement pour entrer en négociations. » — Havas.

Kœnigsberg, samedi 17 février. — « *Le Journal de Saint-Petersbourg* publie le manifeste impérial du 10 février. Il est dit dans ce manifeste que le Czar s'efforce de défendre sans combat les droits de tous les chrétiens d'Orient et que, pour ce but, il est disposé à acquiescer aux négociations pour la paix. Mais que voulant augmenter les forces défensives qu'il tient de Dieu, afin de tenir tête aux préparatifs ennemis, il ordonne, confiant en la grâce divine et en l'amour de ses sujets, l'organisation, suivant un règlement spécial, de la milice entière de l'empire. » — Havas.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

Marseille, dimanche 18 février. — Les nouvelles de Constantinople du 8, portent: que pendant la sortie qui a eu lieu dans la nuit du 1^{er} février, une autre attaque des Russes était dirigée contre la ligne anglaise, du côté de la Tchernafia. Les Anglais, soutenus par une brigade française, ont repoussé la division ennemie, avant même que le corps du général Bosquet ne fût arrivé.

Le général Liprandi, avec les 30,000 hommes placés sous son commandement, est revenu sur les hauteurs de Balaklava. Le temps était meilleur.

Du côté des Russes, comme de celui des alliés, on se prépare à une attaque générale.

Les généraux Pélissier et Rivet ont quitté Constantinople, le 6, afin de se rendre en Crimée.

Le Divan a délibéré sur la demande de l'Angleterre, afin d'autoriser l'enrôlement de 15,000 Turcs à la solde du Gouvernement britannique.

De nouveaux renforts français sont encore arrivés à Constantinople, sur le *Louis XIV*, ainsi que sur d'autres navires à vapeur.

On évalue les renforts reçus depuis deux mois, par les Russes, à cent mille hommes, dont un tiers serait resté à Pérecep.

Les troupes alliées demandent toujours la bataille. — Havas.

EXTÉRIEUR.

ANGLETERRE. — Londres, vendredi 16 février.

« Lord John Russell est indisposé et ne pourra partir pour Vienne que dans quelques jours.

« L'honorable Richard Saunders Dundas a reçu sa commission, en qualité de commandant de la flotte de la Baltique. » — Havas.

BELGIQUE. — Bruxelles, vendredi 16 février.

« Dans la Chambre des Représentants, M. le ministre des affaires étrangères a déclaré, en réponse à une interpellation, que jusqu'à présent aucune démarche n'avait été faite afin d'engager la Belgique à s'allier aux Puissances occidentales; que, du reste, le Gouvernement belge, afin de faire accepter sa neutralité, aurait à invoquer la foi des traités, l'intérêt européen qui se rattache à sa neutralité, et les principes du droit international. » — Havas.

PRUSSE. — Notre correspondant de Berlin continue à nous transmettre des avis importants sur ce qui

se passe et sur ce qui se dit en Prusse. Il nous écrit, sous la date du 15 février :

« L'empressement avec lequel la *Correspondance prussienne*, organe officiel de notre gouvernement, a démenti la nouvelle de la conclusion d'un traité séparé entre la Prusse et les Puissances occidentales, fait croire généralement, ici, qu'il n'y a pas lieu d'espérer la conclusion d'un traité de ce genre. On assure même que notre gouvernement a complètement renoncé à la pensée de conclure ce traité.

« On se préoccupe ici, dans le public, des bruits relatifs à la réunion d'un corps d'armée française sur le Rhin, et à l'entrée de troupes françaises en Autriche. Les adversaires de l'Autriche invoquent l'art. 36 de l'acte final du congrès de Vienne pour contester à cette puissance le droit d'admettre, dans son pays, des troupes étrangères. Ils oublient tout-à-fait, qu'en 1850, lorsque l'Autriche a appelé les Russes à son secours contre la Hongrie, personne n'a trouvé d'objection à y faire.

« Le bruit court ici, mais ce n'est encore qu'un bruit, que, parallèlement aux négociations militaires qui ont eu lieu entre les représentants de l'Autriche et des Puissances occidentales, il s'en poursuit d'autres qui ont pour but de déterminer des conditions de paix toutes nouvelles, les quatre points qui ont été maintenus jusqu'ici, comme minimum des demandes, ne pouvant plus suffire après tous les essais infructueux d'une entente et quand on se voit obligé d'ouvrir une nouvelle campagne au printemps. Ces nouvelles conditions entreraient en vigueur, aussitôt que l'Autriche aurait commencé à prendre part à la guerre. On ajoute qu'on cache avec grand soin, ces négociations au gouvernement prussien et qu'il se prépare, par suite, une transformation complète de la situation.

« Le ministre Palmerston n'a pas été accueilli, avec le même plaisir, ici, qu'à Paris et à Vienne. Lord Palmerston a montré en tout temps des dispositions peu amicales pour la Prusse, et déjà l'on s'attend à voir, prochainement, des mesures dirigées contre le transit du commerce russe par le territoire prussien. » — Havas.

REVUE DE L'OUEST.

On nous écrit de Paimbœuf, le 12 :

« Un incendie s'est déclaré en rade, à onze heures trois quarts environ, ce matin, à bord de la gabarre la *Léontine*, patron Rousseau, venue de Nantes, richement chargée de marchandises diverses pour le trois-mâts l'*Espérance*, capitaine Bernard, en chargement pour la Réunion. Au premier signal, deux embarcations du *Marsouin* et du *Laborieux*, dont une avec pompe à incendie, le canot de la douane, monté par le sous-inspecteur et le lieutenant, et diverses autres embarcations de terre et de la rade, se sont portés au secours de la *Léontine* avec le plus grand empressement. Là on a jeté de l'eau et retiré de la cale le plus de marchandises possible; mais le feu gagnant toujours, on a sabordé, et la gabarre, qui avait été approchée de la Vieille-Chaussée, y est restée coulée de manière à assécher à basse mer.

« Quatorze caisses de tissus et trente et quelques caisses de pipes ont été sauvées avariés, ainsi que beaucoup de touques d'huile.

voyant l'heureuse extase de Georges devant la radieuse beauté d'Emma. Celle-ci n'avait point accueilli avec indifférence l'admiration passionnée du charmant jeune homme, et peut-être ce qui se passe maintenant en elle prouverait-il que si les absents ont souvent tort, les revenants ont quelquefois raison.

Tout entier aux douces sensations qui l'assiégeaient en foule auprès de ses parents et des amis de son enfance, Georges avait refusé de se retirer dans son appartement et d'aller prendre le repos auquel voulaient le condamner les inquiétudes maternelles de la comtesse.

— Ma bonne mère, disait-il, laissez-moi savourer à loisir ces précieux moments dont je fus si longtemps privé. Rien ne délasse comme la joie. Si vous saviez, quand on a vécu deux années avec des étrangers et des indifférents, quelle délicieuse émotion l'on ressent en retrouvant tous ceux qu'on aime et en les retrouvant heureux! Comme c'est beau ici, comme on y respire l'aisance et le bonheur! que d'élégance et de bon goût!... Ne riez pas de ma naïve admiration; je suis un provincial que tout enchante, que tout éblouit! Je n'ai rien vu, moi! — Rien vu? dit Brémont, et vos voyages? — Oh! ma vie a été bien simple: quand on n'a pas d'argent... J'étais parti à pied de notre village avec ce que m'avait donné ma bonne mère. — Pauvre enfant! dit en soupirant la comtesse; quelques louis!... — Que je voulais faire durer longtemps; et, vous ne savez

Louise Brémont, et le cœur de la mère, comme la pensée de la jeune fille, reflétait si bien l'image de Georges, il était si constamment en tiers dans leurs impressions et dans leurs entretiens; son nom était si souvent prononcé, quand ces deux femmes parcouraient ensemble les lieux où manquait sa présence, que le jardin et la maisonnette semblaient compter encore trois habitants, et que l'écho aurait pu s'y tromper.

III.

Depuis que madame de Clavières avait reçu la lettre qui lui annonçait l'arrivée de son fils, le temps marchait pesamment pour elle, alourdi par l'attente, aiguillonné par l'espérance, lorsqu'un soir, au moment où les différentes personnes avec lesquelles nous avons fait connaissance étaient réunies dans le petit salon de la rue Saint-Georges, un fiacre, emporté par le galop inaccoutumé de ses chevaux, s'arrêta brusquement: un coup de marteau sec et impatient sollicita l'indolente apathie du concierge, une agitation inusitée eut lieu dans l'antichambre, la porte du salon fut violemment ouverte, et un jeune homme se précipita dans les bras de la comtesse en s'écriant: Ma mère!

Deux années d'absence et de voyages avaient amené de notables changements dans l'extérieur de Georges. Sa taille, un peu au-dessus de la moyenne, avait pris des proportions plus mâles, sans rien perdre de sa gracieuse élégance; ses cheveux châtons entouraient un front

large et pur de boucles légèrement frisées, et de ses grands yeux bruns jaillissait l'éclair d'une énergique volonté, adouci par la mansuétude habituelle du regard. Son esprit se révélait dans la finesse de son sourire, en même temps que toutes les délicatesses d'une belle âme, toutes les inspirations d'un noble cœur rayonnaient sur sa physionomie franche et ouverte. En l'apercevant vous admiriez un joli garçon; dès que son œil s'était arrêté sur le vôtre, vous deviniez un homme.

L'étrange et douloureuse préoccupation qui avait assombri les idées du comte à la nouvelle de la prochaine arrivée de son fils, s'était effacée devant le bonheur de le revoir, et lorsqu'un peu de calme eut succédé aux élans de la joie, aux bruyants épanchements de la tendresse, M. de Clavières présenta Georges à M. de Versigny, le seul des amis rassemblés autour de lui qu'il ne connût pas encore. Ce fut avec une cordialité sincère que l'élégant Parisien offrit son amitié au jeune voyageur, soit qu'il eût le cœur assez haut pour imposer silence aux craintes jalouses que lui devait inspirer le retour de Georges, soit qu'il ne désespérât pas d'avoir un jour une victoire à se faire pardonner.

Nous n'avons point essayé de peindre les impressions que cette brusque arrivée avait produites sur les deux jeunes filles, car le lecteur, initié par nous à leurs plus secrets sentiments, les a sans doute aisément soupçonnées: il comprend tout ce qu'avait éprouvé Louise en

» La cause de ce sinistre est inconnue. Peut-être provient-elle des allumettes chimiques ou du vitriol qui se trouvaient dans la cale comme marchandises, car il paraît acquis que le feu a pris dans la cale.
 » A une heure et demie tout était fini. »
 (Union Bretonne).

FAITS DIVERS.

Nous lisons dans le *Journal du Loiret* les détails suivants sur la fête qui aura lieu, à Orléans, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc.

« Bien que plusieurs mois nous séparent encore de la fête du 8 mai, le maire d'Orléans s'occupe déjà, avec cette initiative et cette activité qu'on lui sait, des préparatifs et de l'organisation de cette fête. Sans vouloir faire connaître les dispositions qui seront prises et les détails du programme mis à l'étude, nous croyons pouvoir annoncer dès à présent que l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc et de l'Hôtel-de-Ville, sera, pour Orléans, une de ces solennités qui marquent dans les annales d'une ville, et qui font même époque dans l'histoire d'un pays.

« Ce n'est pas à des entrepreneurs qu'a été confiée l'organisation du programme; c'est la mairie elle-même, secondée par des artistes, par des hommes de goût, par des ordonnateurs compétents, qui a voulu conserver le patronage et la direction de cette grande solennité. L'histoire a été mise à contribution; la tradition a été consultée, et tous les détails de la cérémonie, calqués en quelques sorte sur les monuments et les souvenirs du quinzième siècle, rappelleront, par les costumes, par l'ornementation, le vieux Orléans de Jeanne d'Arc.

« L'inauguration du 8 mai prochain sera, avant tout, une fête populaire. Elle ne sera pas restreinte par une cérémonie officielle: la fête sera partout, dans les rues et sur les places publiques. La foule y sera conviée; car c'est par une manifestation éclatante et universelle qu'il convient de rendre hommage à la gloire et au nom de Jeanne d'Arc. C'est pourquoi toutes les ressources que la ville a consacrées à cette solennité seront surtout réservées pour la décoration extérieure, l'éclat du cortège, les divertissements publics, les illuminations, etc. »

— Nous trouvons dans l'*Ami des Sciences* la nouvelle suivante qui, si le fait qu'elle annonce n'est pas d'une réalisation prochaine, mérite de fixer l'attention publique. Il s'agit de supprimer le Pas-de-Calais, ni plus, ni moins.

Plusieurs projets jugés d'une réalisation impossible avaient déjà été mis en avant; M. Franchot et M. Tessié du Motay ont pensé qu'entre les projets excentriques de leurs devanciers; un pont dans l'air et un chemin sous terre, il y avait un terme moyen, et ils proposent l'établissement d'un tunnel à travers la mer elle-même, mais reposant sur le lit du détroit.

Ce tunnel serait en fonte de fer et conlé par portions de 3 à 4 mètres de long. Son diamètre, de 2 mètres à 2 mètres 30 centimètres, serait suffisant pour l'établissement d'un chemin de fer spécial sur lequel rouleraient des wagons d'une dimension réduite. Ces wagons ne seraient mis en mouvement ni par des locomotives ni à l'aide des moyens employés

dans les chemins atmosphériques proprement dits. Chaque wagon, lancé isolément, sera muni à l'avant et à l'arrière de voiles circulaires dont le diamètre égalerait celui du tunnel. Deux fortes machines situées aux extrémités de la voie comprimeraient l'air en arrière du wagon, et une pression de 1/10^e d'atmosphère suffisant à imprimer une vitesse de quinze lieues à l'heure, le détroit serait traversé en voiture en moins d'une demi-heure.

— Il a jailli un nouveau trait de lumière sur le sort probable de l'expédition de sir John Franklin, et on le doit à un Esquimau nommé Mastitukwin, qui avait suivi le docteur Ræz et ses compagnons, et qui, pendant plusieurs années, a été membre de de la congrégation Wesleyenne, à Rossville, dans la baie de Hudson. Le docteur Ræz a toujours regardé cet indigène comme fort utile et digne de toute confiance. A son retour de Rossville, l'Esquimau dit que sir John Franklin avait passé l'hiver avec ses compagnons dans une maison de neige, où ils ont eu constamment six semaines de nuit. En mars dernier 1854, ils étaient partis sur la glace, se dirigeant vers le nord, et avaient été trente-sept jours à faire ce voyage. Ils étaient à 100 milles plus loin que la région habitée par les Esquimaux, mais ils trouvaient encore les traces du bœuf à muse. Sir John Franklin et ses compagnons sont morts; il est néanmoins, possible que un ou deux hommes vivent encore et soient parmi les Esquimaux. On a trouvé la montre brisée en pièces de sir John Franklin, ses cuillères d'argent, ses couteaux et ses fourchettes.

Le vaisseau a été pour ces gens une bonne aubaine; ils ont tous maintenant de bons traîneaux, des lances, des canots, etc., de bois de chêne. Le docteur Ræz et ses compagnons n'ont vu nul reste de sir John Franklin et de ses camarades, mais l'Esquimau lui a dit que sir John avait été trouvé mort avec sa couverture sur lui et son fusil à côté. Il est probable qu'il n'y a pas plus de deux ou trois ans qu'ils sont morts de faim. Voilà ce qu'a raconté Mastitukwin et tel qu'il a été rapporté avec détail au révérend T. Halburc, membre de la mission de Rossville, dans la baie de Hudson. Ce récit est digne de foi, parce que celui qui l'a fait est un natif du pays, et n'a pu avoir aucun intérêt à faire un faux rapport. Les divers instruments et outils faits en chêne, qu'on a vus dans le camp des Esquimaux, prouvent qu'il faut qu'ils aient pu aborder au moins un des vaisseaux de l'expédition qui s'est perdue.

(*Athenæum*, cité par le *Standard*).

DERNIÈRES NOUVELLES.

Marseille, dimanche 18 février. — « Par le paquebot de Constantinople, on a des nouvelles de Crimée jusqu'au 5.

« Les Russes ont élevé une seconde ligne de défense avec fossés, palissades et nombreux ouvrages sur les hauteurs d'Inkermann. Les alliés doivent reprendre sous peu le bombardement à outrance de Sébastopol. — On s'attend à une bataille avant le 20. — On dit aussi qu'Eupatoria, maintenant parfaitement fortifiée, doit être attaquée par 40,000 Russes sous les ordres du général Osten-Saken. — L'armée turque n'était pas encore complète, mais

elle était bien retranchée, et il y avait 8,000 hommes de troupes alliées à Eupatoria. » — Havas.

CHRONIQUE LOCALE.

Samedi, il y avait bal, en ville, et les loueurs de voitures, heureux de faire, en dépit de la neige, leurs excursions accoutumées en pareille fête, allaient se mettre à l'œuvre, quand l'un d'eux, le sieur Gasnier, s'aperçut qu'un de ses meilleurs chevaux n'était plus à l'écurie. Il chercha d'abord dans la cour, pensant que la bête s'était peut-être détachée; mais bientôt il ne put douter qu'on la lui avait volée. Il prévint donc la gendarmerie, et dès le lendemain se mit lui-même en quête de son cheval et du voleur. Il avait su, dans la soirée, que l'un et l'autre avaient été vus sur la route de la Ronde; il se dirigea donc de ce côté, et à Allonnes il rencontra cheval et voleur. Après une apostrophe assez rude à celui-ci, il s'empara de son cheval, remit le cavalier entre les mains de l'autorité, qui le fit conduire à Saumur. Il attend aujourd'hui, sous les verroux, la décision de la justice. P. GODET.

L'Académie de l'Industrie française, dans sa séance générale du 20 juillet 1845, a décerné une *Médaille d'honneur en argent* à M. GEORGÉ, d'Epinal, pour les perfectionnements qu'il a apportés dans la préparation de son excellente PATE PECTORALE, dont les précieuses propriétés, pour combattre les RHUMES, *Enrouements, Catarrhes, Asthmes, Gripes*, etc., avaient été constatés par la commission chargée d'en faire l'examen. (Médaille d'or en 1843). — La fabrique est transférée à Paris, 23, rue Taitbout. — Dépôt dans chaque pharmacie de France et de l'Etranger. (371)

Marché de Saumur du 17 Février.

Ce marché a été nul, à cause du mauvais temps, pour les denrées non cotées.

Froment (l'hectol.)	—	Graine de luzerne	58
— 2 ^e qualité	—	— de colza	—
Seigle	—	— de lin	—
Orge	—	Amandes en coques	—
Avoine (entrée)	—	(l'hectolitre)	—
Fèves	—	— cassées (30 k)	80
Pois blancs	—	Vin rouge des Cot.,	—
— rouges	—	compris le fût,	—
— verts	—	1 ^{er} choix 1854	—
Cire jaune (30 kil)	165	— 2 ^e	—
Huile de noix ordin.	75	— 3 ^e	120
— de chenevis	60	— de Chinon	120
— de lin	60	— de Bourgueil	150
Paille hors barrière	24	Vin blanc des Cot.,	—
Foin 1854	61	1 ^{re} qualité 1854	150
Luzerne	60	— 2 ^e	100
Graine de trèfle	53	— 3 ^e	90

BOURSE DU 17 FÉVRIER.

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 94 75.
 3 p. 0/0 baisse 10 cent. — Fermé à 66 10.

BOURSE DU 19 FÉVRIER.

4 1/2 p. 0/0 baisse 10 cent. — Fermé à 94 65.
 3 p. 0/0 baisse 40 cent. — Fermé à 63 70

P. GODET, propriétaire-gérant.

pas?... j'en ai conservé un! Celui-là, j'espère bien ne le dépenser jamais.

Un regard d'ineffable tendresse glissa à travers de douces larmes dans les yeux de madame de Clavières, qui serra son fils bien-aimé contre son cœur, et le comte, rappelé sans doute à de sombres pensées, sourit à Georges, sans que celui-ci pût remarquer l'amertume de ce sourire.

Georges reprit :

— Dans le dernier voyage que j'ai fait, un commodore anglais, qui me prit en amitié, me fit obtenir un brillant emploi dans l'Inde. — Dans l'Inde! s'écria Louise. On ne vous aurait plus revu? — Peut-être? Et c'était ma seule crainte! Mais on m'accordait là une grande faveur, car cette place demandait une expérience des hommes et des choses que mon âge ne promettait guère. J'acceptai pourtant, et je venais embrasser encore une fois ma famille avant d'entreprendre ce voyage, lorsqu'en débarquant à Bordeaux, il y a quinze jours, j'ai appris votre changement de fortune, mon père, — Ah! murmura le comte sans lever les yeux sur son fils. — Jugez de ma joie! plus de voyages, plus d'absence! chère Emma, c'est surtout à cause de vous que je maudissais le sort, et que je le bénis maintenant! Gloire, fortune, amour, tout peut être mon partage! Je puis tout désirer, tout espérer de la vie!

Ces paroles, empreintes d'une si joyeuse confiance

dans les promesses de l'avenir, allèrent frapper douloureusement plus d'un cœur: plus d'un visage se rembrunit à ces élan d'enthousiasme et d'amour; mais celui de Brémont conserva son habituelle sérénité, et, saisissant avec empressement cette occasion de reproduire son thème favori, le nouvel enrichi s'écria :

— Voyez pourtant ce que c'est que l'argent! Grâce à lui, Georges maintenant voit tout en beau! Et puis, que les philosophes nous prêchent le mépris des richesses! — Je suis charmé, monsieur Brémont, dit Georges, de vous voir en si belle humeur. Votre gaieté m'annonce que vos affaires vont bien, que vous êtes satisfait? — On le serait à moins, parbleu! Tout me réussit. Voyez-vous, Georges, un industriel aujourd'hui, c'est comme un gentilhomme autrefois, il arrive à tout. Le jour où je serai millionnaire, et ça ne tardera pas, on me devra la patrie: voilà les bienfaits de l'égalité.

A ces mots, le comte redressa la tête, et l'expression dédaigneuse qu'il ne put réprimer fut saisie au passage par Louise, qui se leva pour mettre un terme à la conversation.

— Ne pensez-vous pas, mon père, que le moment est venu de nous retirer? Après un voyage, M. Georges, quoi qu'il en dise, a besoin de repos, et peut-être avons-nous déjà à nous reprocher d'être restés trop longtemps. Il ne faut pas que des étrangers... — Que dites-vous? interrompit vivement Georges, et quel

mot avez-vous prononcé là? Quoi, la compagne et l'amie de mon enfance, celle que je croyais pouvoir encore nommer Louise, comme autrefois, penserait qu'elle est pour moi une étrangère! Ainsi, le petit jardin d'Essonne, la pauvre maisonnette, nos jeux, nos lectures, nos promenades, vous avez tout oublié? — Le croyez-vous?

Et Louise accompagna ces mots d'un de ces regards que nulle parole ne saurait peindre, qui s'enfoncent dans le cœur et le remuent, font en même temps rêver et penser, sont à la fois armés d'une ironie si amère et empreints d'une si touchante mélancolie, que l'âme inquiète et troublée se débat sous cette double influence sans pouvoir l'expliquer ni s'y soustraire.

Brémont, que la phrase prononcée par sa fille avait étonné moins encore que son accent, se prit à dire, pendant que celle-ci s'approchait de la comtesse pour lui donner le baiser d'adieu :

— En vérité, je ne comprends pas cette enfant-là! Depuis quelque temps, elle est triste comme si elle n'avait pas le sou; et cependant je ne lui refuse rien. Que diable! Louise, il faut se réjouir: quand on a de l'argent!... — Je tâcherai, mon père.

Ils prirent congé de la famille de Clavières, et sortirent accompagnés de M. de Versigny.

L'heure était avancée: le comte et sa femme conduisirent Georges à l'appartement préparé pour lui.

(La suite au prochain numéro.)

Une Maison de commerce et de nouveautés, dans une ville près Saumur, désire un APPRENTI.

S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

PAR ADJUDICATION,

En l'étude et par le ministère de M^e LEROUX, notaire à Saumur,

Le dimanche 18 mars 1855, à midi,

En totalité ou parties,

Un hectare 8 ares 13 centiares de vigne.

A prendre au midi du clos de M. PINOT, joignant le chemin du Pont-Fou-chard à la Pierre-Couverte; ladite portion joignant au nord le surplus du clos de M. Pinot, au levant les héritiers Vannier, au midi M. Champeaux et les acquéreurs de M^{me} Guiot, au couchant le chemin de Bagneux à la Pierre-Couverte et à Artannes.

Ce terrain sera vendu en entier ou en 5 portions.

On pourra traiter de gré à gré avant l'adjudication.

S'adresser à M. PINOT père, à Bagneux, ou à M^e LEROUX, notaire à Saumur. (66)

On demande un CLERC.

S'adresser au bureau du journal.

MAISON AVEC BOUTIQUE
Située rue de Tonnelle, près la place de L'Hôtel-de-Ville,

A VENDRE

OU

A LOUER PRÉSENTEMENT

S'adresser à M. LEROY, rue du Petit-Maure, ou à M. BEAUDOUX-LEROY, rue Saint-Jean. (190)

AVIS AUX DARTREUX

La belle découverte faite par M. Dumont, phⁿ à Cambrai, dans sa Pommade anti-dartreuse, a été reconnue bonne par l'Académie impériale de médecine, et son travail sur cet objet déposé honorablement dans les archives de cette illustre Assemblée, le 4 janvier 1853.

Ce précieux Cold-Cream guérit d'une manière certaine toutes les DARTRES, TEIGNES, ULCÈRES, DÉMANGEAISONS, ETC. — Prix du Pot: 3 fr. 50 c. (Exiger le cachet DUMONT.) Dépôt: à Saumur, pharmacie de M. Brière, place de la Bilange; à Angers, ph^{ie} Ménière. (475)

AVIS.

Un jeune homme, ayant perdu un bras, désirerait trouver de l'emploi. S'adresser au bureau du journal.

Etude de M^e MAUBERT, huissier à Saumur.

VENTE

Par autorité de justice.

Le samedi 24 février 1855, à midi, en vertu d'un jugement rendu par le Tribunal civil de Saumur, le 10 février 1855, enregistré et signifié, il sera procédé, par le ministère de M^e Plé, commissaire-priseur à Saumur, à la gare du chemin de fer, à Saumur, à la vente, aux enchères publiques, d'environ dix mille kilogrammes de plâtre.

On paiera comptant. (79)

POMMADE DES CHATELAINES

OU L'HYGIÈNE DU MOYEN-ÂGE.

Cette pommade est composée de plantes hygiéniques à base tonique. Découvert dans un manuscrit par CHALMIN, ce remède infailible était employé par nos belles châtelaines du moyen-âge, pour conserver, jusqu'à l'âge le plus avancé, leurs cheveux d'une beauté remarquable. — Ce produit active avec vigueur la crue des cheveux, leur donne du brillant, de la souplesse, et les empêche de blanchir en s'en servant journellement.

Composée par CHALMIN, à Rouen, rue de l'Hôpital, 40. — Dépôt à Saumur, chez Eugène Pissot, coiffeur-parfumeur, rue St-Jean, n^o 2. — Prix du pot: 3 fr. (400)

AVIS.

D'après l'autorisation de M. le ministre de la guerre, les Messageries impériales transportent tous objets ainsi que les espèces pour la Crimée. Le Directeur, SERGÉ.

A LOUER OU A VENDRE

UNE MAISON

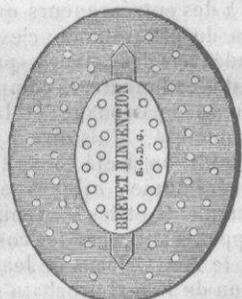
Rue Cendrière, Occupée par M^{me} veuve Peltier. S'adresser à M. FAUGÈRE. (718)

PAPIER SÉROFUGE

ANCELIN et MOUETTE, MÉTHODE PERFECTIONNÉE POUR LE PANSEMENT DES Vésicatoires et Caillères.

Ce papier aide et filtre la sécrétion à mesure qu'elle se forme; prévient l'irritation, l'agrandissement de la plaie, enlève l'odeur.

A Paris, chez M. ANCELIN, rue Saint-Honoré, 274.



Saumur, P. GODET, imprimeur de la Sous-Préfecture et de la Mairie.

POUDRE ET PASTILLES DE CHARBON

DU DOCTEUR BELLOC,

Approuvées par l'Académie impériale de Médecine.

Le rapport constate que les personnes atteintes de MALADIES NERVEUSES DE L'ESTOMAC ET DES INTESTINS, et celles chez lesquelles la digestion ne s'opère qu'avec difficulté, ont vu, en quelques jours, les douleurs les plus vives cesser complètement, l'appétit revenir et la constipation disparaître par l'emploi de ce médicament dont l'usage ne peut avoir aucun inconvénient. — Une instruction est jointe à chaque article. — Dépôts à Paris, boulevard Poissonnière, 4; à Angers, chez M. MENIÈRE, ph.; Beaufort, MOUSSU, ph.; Châlons-sur-Loire, GUY, ph.; Châteauneuf-sur-Sarthe, BOSSARD, ph.; Cholet, BONTEMPS, ph.; Saumur, BRIÈRE, ph.; Saint-Florent-le-Vieil, MAUSSON; Doué-la-Fontaine, PELTIER, ph. (54)

REVUE DE L'ANJOU

ET

DE MAINE-ET-LOIRE

Publiée sous les auspices du Conseil général du département et du Conseil municipal d'Angers

La REVUE de L'ANJOU et du DÉPARTEMENT de MAINE-ET-LOIRE, paraît tous les deux mois, par livraisons de huit feuilles d'impression, divisées en deux parties, paginées séparément, et formant à la fin de l'année, deux volumes, l'un consacré à la publication de manuscrits et l'autre aux mémoires et travaux modernes.

Prix: 15 francs pour Angers, et de 18 francs par la poste.

ON SOUSCRIT AU BUREAU DE LA REVUE

Et chez tous les principaux libraires de Maine-et-Loire, de la Sarthe et de la Mayenne.

3^e ANNÉE.

L'ÉCHO LITTÉRAIRE

LECTURE DES FAMILLES,

Recueil paraissant le 15 de chaque mois en 132 col. grand in-8^o formant chaque année un volume de 800 pages, contenant la matière de 25 vol. in-8^o

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Paris: Un an, 7 fr. — Départements: Un an, 8 fr.

En ajoutant 7 fr. au prix de l'abonnement et en envoyant un mandat de 15 fr. sur la poste, on recevra franco et gratis les années 1853 et 1854 de l'Echo Littéraire, plus l'année 1855.

Pour juger de l'intérêt et de l'importance de cette publication, il suffit de lire le sommaire du numéro qui vient de paraître.

Mort de mahomet, par M. de LAMARTINE.
L'Invasion des Barbares, par M. MÉRY.
Etudes Biographiques: mentell, par CHARLES NODIER.
— Camille Ladvoat, par M. JULES JANIN.
— rons de Verdun, par M. CHARLES ROMÉY.
Retraite et mort de Charles-Quint, au monastère de Saint-Just, de M. GACHARD, par M. THÉOPHILE GAUTIER.
La Dame au Volubilis, par M. ALEXANDRE DUMAS.
Bonnets et Chapeaux, par M. MOLÉRI.
Ottavio Rinuccini, par M. FRANCIS WEY.
Les mirages du Passé: n^o de Châteauneuf, les Gants de n^o Laure, par M. JULES DE SAINT-FÉLIX.
Une nuit de la salle de garde, par M. ADRIEN ROBERT.
Une soirée chez la Princesse de*** par Lord WIGMORE.

Pour recevoir la 3^{me} année, envoyer un mandat de 8 fr. sur la poste, à M. le Directeur de l'Echo Littéraire, rue Sainte-Anne, 53.

Toute personne qui s'abonnera à la troisième année seulement, d'ici au 31 janvier, recevra franco et gratis, le Volontaire, roman, par M. Paul Féval. (38)

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

LE HAUT ET LE BAS ANJOU

PAR J.-F. BODIN,

Receveur - Particulier de l'Arrondissement de Saumur, Député de Maine et Loire,

AVEC GRAVURES DESSINÉES PAR L'AUTEUR.

Seconde Édition, revue et considérablement augmentée par P. G.

Deux forts volumes in-8^o.

A Saumur, rue Saint-Jean, n^o 3, chez les Editeurs, P. GODET, imprimeur, et DUBOSSE, libraire.

Vu pour légalisation de la signature ci-contre

En mairie de Saumur, le

Certifié par l'imprimeur sousigné